

PDF hosted at the Radboud Repository of the Radboud University Nijmegen

The following full text is a publisher's version.

For additional information about this publication click this link.

<http://hdl.handle.net/2066/120946>

Please be advised that this information was generated on 2018-06-21 and may be subject to change.

MADAME DE GENLIS DANS LA LITTÉRATURE RUSSE DU XIX^e
SIÈCLE : Pouchkine, Léon Tolstoï et autres

RELIEF 7 (1), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 123-140

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-114618

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Dans cet article nous examinons la réception de Madame de Genlis chez plusieurs auteurs russes du XIX^e siècle. Pouchkine la nomma « écrivailleuse sans talent », malgré le fait que ses *Mémoires* suscitaient son grand intérêt. Léon Tolstoï utilisa le nom de Madame de Genlis dans *Guerre et Paix* pour mettre en relief le caractère de ses protagonistes : Koutouzov et Véra Rostova. Leskov écrivit un petit chef-d'œuvre, *L'Esprit de Madame de Genlis*, sur sa déification dans la haute société. La réception de Madame de Genlis en Russie paraît étroitement liée au statut aristocratique de son œuvre, qui sert ainsi de modèle culturel aux élites francophiles russes.

La réception russe des œuvres de Madame de Genlis constitue un sous-chapitre curieux dans l'histoire des élites russes, mais n'a guère été traitée jusqu'ici. À part un seul article portant sur les traductions que rédigea Nikolaï Karamzine de quelques ouvrages de Madame de Genlis (Kafanova), les chercheurs ne se sont pas attardés sur la présence – pourtant massive, paraît-il – de notre auteur en Russie pendant les XVIII^e et XIX^e siècles. Ceci est d'autant plus étonnant que les mentions de son nom dans les ouvrages des auteurs russes les plus connus à cette époque sont nombreuses, et constituent vraisemblablement un modèle influent dans la culture de la noblesse russe. Dans le présent article, nous ne prétendons point donner une vue exhaustive de cette réception, ni d'en analyser en détail les raisons, qui tiennent sans doute surtout à la nature de la culture francophile des milieux aristocratiques russes. Notre but, bien plus modeste, est simplement d'esquisser quelques grandes lignes de cette réception, de façon plutôt anecdotique, afin de suggérer la ri-

chesse de ce matériau, dont les significations profondes restent toujours à creuser. En complément de cet article, nous reproduisons en annexe trois lettres manuscrites et une notice inédites, toutes de la main de Madame de Genlis, que nous avons trouvées dans les bibliothèques russes.

La littérature russe qui émergea dès la fin du XVIII^e siècle était étroitement liée à la lecture et à l'amour des livres. La représentation de l'intérêt pour les livres à l'intérieur des textes produits pendant cette époque n'est pas un simple fond coloré ou une décoration. Les livres auxquels les héros de roman s'adressent à certains moments de leur vie, le contenu de leur bibliothèque, leur intérêt pour tel ou tel auteur et l'exploitation de la lecture permettent à l'artiste de mettre en relief des aspects de la personnalité du héros de roman, de montrer son individualité et son originalité. Au-delà de l'aspect purement psychologique, le lecteur aperçoit les goûts de toute une classe sociale, voire d'une société en train de se définir elle-même. La bibliophilie donnant accès à une composition complexe de caractéristiques émotionnelles, sociales et intellectuelles de la personnalité a toujours fourni un matériel expressif aux écrivains russes. Ce n'était pas le livre qui les intéressait, mais l'attitude de leurs personnages envers ce livre. La mention de telle ou telle œuvre dans les pages des romans, des récits et des essais offre des renseignements précieux sur la lecture dans les couches les plus élevées de la société, permettant de révéler et de souligner les principaux livres qui marquaient l'époque, les goûts et les exigences des lecteurs.

Presque tous les écrivains qui sont nés à la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e siècle en Russie sont passés par l'école de l'éducation sentimentale par l'intermédiaire des œuvres de la femme écrivain française Stéphanie Félicité du Crest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis. Issue d'une famille de très ancienne noblesse, Madame de Genlis est l'auteur d'une œuvre qui était lue en Russie comme un reflet de la manière de vivre et d'éduquer les jeunes filles de la noblesse française, que les élites russes cherchaient à imiter à leur tour. Pour ses lecteurs russes, elle exprimait les idées d'une classe privilégiée. Ainsi, malgré le fait que ses ouvrages, suite à ses démêlés avec le parti des philosophes, ont eu un statut controversé en France, ils ont été mieux accueillis par la noblesse russe.

En Russie, l'œuvre de cette femme était bien connue de son vivant, autant dans la langue originale qu'à partir de nombreuses traductions russes. Parmi plus d'une centaine d'œuvres qu'elle a écrites, son ouvrage le plus connu est *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation* (1782), où est exposé son système d'éducation, aperçu le plus original de ses théories pédagogiques. En 1791 paraît la première traduction russe de cet ouvrage, suivie d'une deu-

xième en 1792. (Plus tôt, en 1779, soit dans la même année que son publication originale en France, avait déjà été publiée une traduction russe de son *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*.) Par la suite, sont traduits ses romans traitant de la vie sentimentale de sujets historiques : *La Duchesse de La Vallière* (1804) paraît en russe en 1804-1805, puis est réédité – dans une traduction du prince Shalikov – en 1815 ; *Madame de Maintenon* (1806), en 1806 ; *Esprit de Madame Genlis, ou Images, caractères, règles et pensées choisies de toutes ses œuvres*, en 1808 ; *Mademoiselle de Lafayette* (1813), en 1815-1816 ; et *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne* en 1821, pour ne nommer que les titres les plus connus.

A côté de leur diffusion dans l'original français et dans des traductions russes sous forme de livre, les œuvres de Madame de Genlis connaissent une importante diffusion à travers la presse, notamment la revue *Le messager de l'Europe* (*Vestnik Evropy*), éditée par le célèbre historien et homme de lettres Nikolai Karamzine entre 1802 et 1803. Dans le *Messenger de l'Europe*, de 1803 jusqu'en 1813, on préfère publier Madame de Genlis plutôt que les autres écrivains étrangers : on imprime ses œuvres d'un numéro à l'autre. On y rencontre les noms de Schiller, Herder et d'autres auteurs moins connus aujourd'hui. La plus grande partie de chaque numéro est consacrée à la traduction des œuvres de Madame de Genlis, Parni, Rousseau, Chateaubriand, Edgeworth, Hume et d'autres. Parmi les traducteurs des œuvres de notre auteur, le plus influent est Karamzine lui-même, qui « a rendu à la société russe un service aussi important par la traduction de certaines nouvelles de Madame de Genlis que par la création de ses propres œuvres » (Belinsky, VI, 105).¹ Citons aussi le nom de Vassili Joukovsky, dont la carrière aux années 1810 est caractérisée par son intérêt particulier pour la traduction des œuvres de Madame de Genlis. A côté de ces noms célèbres, il y a encore des traducteurs moins connus comme A. Ivanov, P. Chalikov, André Tchebotarev, Ivan Zakharov, Anna Bounina et d'autres.

Mais malgré ce succès commercial, l'œuvre de Madame de Genlis et surtout la figure de l'auteur suscitent des réactions mixtes. Après plus d'un siècle marqué par de nombreuses lectures et imitations russes de son œuvre, ce qui reste à la fin du XIX^e siècle est une réputation littéraire somme toute assez ambivalente. Cette ambiguïté est résumée par Nikolai Leskov dans le récit *Esprit de Madame Genlis. Cas spiritiste* (1881). Le titre du récit est emprunté au livre *Esprit de Madame Genlis, ou images, caractères, règles et pensées choisies de toutes ses œuvres* (Moscou, 1808). Dans ce récit satirique, le narrateur rend visite à une princesse qui revient de l'étranger et qui pratique un culte pour Madame de Genlis (et pour toute une pléiade de femmes écri-

vains françaises des XVII-XVIII^e siècles), qui idolâtre son portrait, aussi bien que la sculpture en terre cuite de sa main et ses œuvres complètes. La princesse demande au narrateur des conseils de lecture pour sa fille mineure, tout en lui demandant d'exclure les ouvrages qui ne sont pas chastes, en fait – comme le note le narrateur – presque toute la littérature russe de cette époque. Lorsque le narrateur la prie de modérer son ardeur de censeur, elle s'adresse à son oracle, et un paragraphe de Madame de Genlis choisi au hasard confirme son bon droit en déclarant que les jeunes lecteurs ne doivent pas lire des livres par trop osés. Le narrateur désespère alors de faire changer d'avis la princesse.

Leskov ironise sur la passion des dames de la noblesse pour les conseils moralisateurs de Madame de Genlis, mais en même temps, il ne dit rien de mal sur l'auteur: « Les petits volumes de l'édition, parfaitement fabriqués à Paris, de cette femme écrivain intelligente, reliés d'une façon modeste et élégante avec du maroquin bleu, ont été toujours rangés sur une belle étagère murale pendue au-dessus d'un grand fauteuil qui était la place préférée de la princesse » (Leskov, 80). La même étagère ou une étagère qui lui ressemblait beaucoup, avec des volumes « de romans moralisateurs de la petite vieille Madame de Genlis » en maroquin bleu, se trouvaient selon le célèbre critique littéraire du XIX^e siècle, Vissarion Belinsky, dans chaque propriété russe à cette époque (I, 368).

Ainsi, le cas d'Ivan Tourguéniev paraît assez représentatif, dans ses silences même. En effet, Tourguéniev ne mentionne Madame de Genlis ni dans ses œuvres, ni dans ses lettres. Mais d'après les mémoires de la famille de Tourguéniev écrits par Varvara Gitova, sa demi-sœur, il était bien connu que dans la bibliothèque du domaine Spasskoyé-Loutovinovo,

en cachette de maman, [on] obtenait à l'aide du valet de chambre [...] des livres français pour la lecture ; parfois il agitait les bras (son geste habituel) et disait : - Ah, mademoiselle, vous lisez toujours des livres français, qu'est-ce que vous y trouvez ? Et pourquoi ne pas lire des œuvres de Kheraskov : quel bon livre ! Mais à l'époque je ne trouvais rien qui soit mieux que Madame de Genlis et les traductions de miss Radcliffe (Petrov, I, 47).

Si Tourguéniev ne mentionne explicitement les œuvres de Madame de Genlis dans son œuvre, c'est donc vraisemblablement parce qu'elles étaient tellement répandues à cette époque que leur présence dans les bibliothèques de la noblesse russe, dont celle de sa propre famille, allait de soi.

Le nom de Madame de Genlis comme *topos* discursif

Le récit de Leskov suggère pourquoi tant d'auteurs russes au XIX^e siècle montrent leurs protagonistes en train de lire les romans de Madame de Genlis. Elle est perçue à l'époque comme un auteur aristocratique par excellence, et c'est pourquoi Tolstoï nous montre le noble général Koutouzov en train de lire un roman de Madame de Genlis dans *Guerre et Paix*, tandis que Dostoïevski montre un personnage aux prétentions aristocratiques étalant sa connaissance de ses œuvres dans ses *Souvenirs de la maison des morts* ; nous y reviendrons. C'est justement dans un souci de se distinguer de cette influence aristocratique française, jugée « vieille école » à mesure que progresse le XIX^e siècle, que certains auteurs prennent leurs distances par rapport à la figure de la comtesse. Dans ce contexte, le nom de Madame de Genlis paraît surtout fonctionner comme une sorte de *topos* discursif, dénué de lien réel avec ses œuvres littéraires. Malgré sa grande popularité et malgré l'autorité dont jouissaient les romans et les nouvelles de Madame de Genlis parmi des lecteurs provenant de plusieurs couches sociales, Pouchkine dit ne pas l'aimer. Dans le brouillon de son article *De la nullité de la littérature russe*, il la qualifie d'« écrivailleuse sans talent ». Il écrit: « Voltaire et les géants n'ont aucun successeur en Russie ; mais des pygmées sans talent, des champignons qui ont poussé près des racines des chênes, Dorat, Florian, Marmontel, Guichard, Madame de Genlis s'emparent de la littérature russe » (XI, 496). En effet, il paraît qu'au début du XIX^e siècle, ces écrivains sont devenus les instituteurs de la noblesse provinciale lettrée et sous-lettrée et de « béjaunes » nobles provinciaux.

Ainsi, Evlampiy Aristarkhovitch, personnage de la comédie *L'Étudiant* (1817) d'Alexandre Griboédov et de Pavel Katenine, arrivé à la capitale, se vante à son domestique Fedka: « J'entre dans le beau monde qui est neuf pour moi. – Pourtant, est-il vraiment neuf ? Je le connais, je le connais très bien : [...] j'ai lu Marmontel, Genlis [...] et qui ne les a pas lus ? [...] Ils seront mes précepteurs dans ces ténèbres qu'ils appellent un grand monde » (Vazuro, 255).

Du reste, le nom de Madame de Genlis est mentionné deux fois dans les poèmes du jeune Pouchkine, « A la sœur » (1814) et « Aux dames de Kichinev » (1821), comme une lecture habituelle pour les jeunes filles nobles. Beaucoup plus tard, dans son œuvre inachevée *Roman en lettres*, les livres de Madame de Genlis figurent comme des « livres anciens » pour l'éducation des demoiselles provinciales. Il est à noter que Pouchkine surnomme la sœur du gouverneur civil de la Moldavie, Tarsis Antonovna Katakazi, qu'il décrit comme « laide mais bien cultivée », la « Genlis de Kichinev » (Vazuro, 1974, I, 291). La femme du fonctionnaire Stamo, décrite comme étant « très intelligente

et érudite, [...] loquace et prêchant principalement la morale » est surnommée « Madame Genlis ennuyeuse ; ce surnom s'est attaché à elle dans la haute société et d'ailleurs, elle en était fière » (290).

Les œuvres de Madame de Genlis ont ainsi fait naître la tradition de donner le surnom « Genlis » à des dames de province aux prétentions littéraires, *topos* discursif qui sera repris après Pouchkine par Tolstoï dans *Guerre et paix*. L'ambiguïté de la réputation littéraire de Madame de Genlis comme auteur de romans didactiques, prisés en Russie parmi la noblesse au début du XIX^e siècle, a donné lieu à la pratique selon laquelle la jeune génération de la famille Rostov dans *Guerre et paix* donne son nom à l'un de ses membres, la comtesse « raisonnable » Véra Rostova, sœur de Natacha.

Tolstoï utilise en effet le nom de Madame de Genlis pour mettre en relief le caractère de ce personnage. Véra dit toujours des choses correctes, elle aime moraliser ceux qui sont plus jeunes, mais sans amour, avec un sec didactisme. Elle s'est couverte d'une aura sentimentale et de douceurs artificielles et, en grandissant, elle est devenue une moraliste ennuyeuse comme était censé l'être Stéphanie de Genlis. Véra devient de la sorte une deuxième Madame de Genlis dans le roman. Estimant que Natacha se comporte mal avec Boris, Véra va le dire à leur mère, car elle est indignée que les enfants touchent à ses affaires et à l'encrier dans sa chambre :

« Qu'est-ce qu'elle me veut celle-là ? [...] Tu n'y entends rien, lança-t-elle tout d'un trait à Véra, tu n'as jamais aimé personne, tu n'as pas de cœur, tu n'es qu'une Madame de Genlis... - Tel était le surnom, jugé très offensant, que Nicolas avait donné à sa sœur. - Ton plus grand plaisir, c'est de causer du désagrément aux autres. [...] Et tous les quatre s'esquivèrent, comme une volée d'oiseaux effarouchés. - C'est vous qui m'avez dit des sottises, leur jeta Véra, moi je n'en ai dit à personne. - Madame de Genlis ! Madame de Genlis ! crièrent derrière la porte des voix railleuses (I, 81).

Devenu de la sorte simple *topos* littéraire, le nom de Madame de Genlis est de plus en plus dénué de référent réel. C'est la *personne* du « gouverneur » du duc d'Orléans autant que l'œuvre qui fascine ses lecteurs russes, longtemps après que le succès de ses œuvres ne s'est tari.

Les Mémoires de Madame de Genlis

Si la simple référence au nom de Madame de Genlis est tellement chargée de sens, c'est en effet que la vie mouvementée de Madame de Genlis fait l'objet de plusieurs commentaires en Russie. Ainsi, les *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le XVIII^e siècle et la révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours* suscitent chez Pouchkine entre autres un grand intérêt, comme

d'ailleurs tous les essais de ce genre qui paraissaient en France à cette époque. La fascination pour les événements de la révolution française est générale. Ayant appris la publication des *Mémoires* en avril 1825, dans une lettre à son frère Lev Pouchkine il lui demande de lui envoyer la « dernière Genlis » (Tomachevsky, II, 301). Il est possible que le poète ait aussi pu apprendre quelques anecdotes sur Madame de Genlis de la bouche de son oncle Vassiliy Pouchkine, qui a fait sa connaissance en 1803 (Rak, 143-144.). Ainsi, Vassiliy écrit à propos de sa visite à Paris: « Il y a quelques jours, j'ai rendu visite à Madame [sic] Genlis. Elle reçoit bien, elle parle intelligemment et simplement. – "Je vois rarement des Auteurs", me dit-elle: "J'aime les lire et ne pas être avec eux". Madame Genlis déteste la philosophie, soupire en pensant à son passé et écrit des romans en attendant le futur. Elle est mécontente de tout, et le plus, à mon avis, de sa vieillesse » (Karamzine, 249). Notons qu'ici encore, c'est le *Messenger de l'Europe* de Karamzine qui sert de support à la diffusion en Russie de l'image de Madame de Genlis. En outre, dans ses lettres parisiennes à Karamzine, publiées en 1803 sous le titre *Une lettre d'un voyageur russe* (Vazuro, 1983, 255) (nos. 14 et 20), Vassiliy Pouchkine parle de sa présentation à Bonaparte, de la visite du salon de Madame de Récamier, de ses rendez-vous avec Mercier, Vigée, Ségur et d'autres.

Les mémoires de Madame de Genlis en plusieurs volumes provoquent en Russie comme en France un bruit de scandale car, selon les contemporains, l'auteur fait penser à de mauvaises nonnes qui décrivent les péchés de tout le monde sauf les leurs. Le manque de modestie de cette femme qui raconte sa vie à une époque où le genre confessionnel n'est pas encore répandu choque certains lecteurs, d'autant plus que les anecdotes historiques auxquelles on s'attendait le plus semblent faire défaut. Ainsi, le poète Piotr Vyazemsky critique les mémoires de Madame de Genlis dans un essai curieux et vif intitulé *Notes de la comtesse Genlis* (1826). Il écrit qu'en publiant ses notes en huit volumes, elle avait derrière elle:

une vie de quatre-vingt ans passée au grand monde, une renommée littéraire, bien méritée, bâtie sur l'éducation morale des enfants. Mais dans ses notes les énigmes historiques ne sont pas devinées, les événements ne sont pas illuminés d'une nouvelle interprétation [...] [Les portraits] des personnes célèbres ne sont pas complétés avec de nouveaux traits, sauf le prince d'Orange ; elle décrit toute la révolution en l'effleurant à peine et avec des réticences.

Plus loin, Vyazemsky note que « *Le Journal des débats* a affiché avec un plaisir moqueur sa sincérité amusante [...] sur les espiègleries de son enfantillage. » Il ajoute qu'« elle se plaint de la malveillance de ses compagnons, des jugements

sévères des critiques, [...] du silence des journalistes » (Vyazemsky, I, 207, 209, 215). Mais malgré ses propos critiques à l'égard des *Mémoires* de Madame de Genlis, Vyazemsky reconnaît aussi qu'il apprécie le style de l'auteur:

Le style de Madame de Genlis [...] se distingue par une belle simplicité, par la pureté, par la facilité de la parole ; elle [...] dépeint la société et les personnes, même si elle le fait sans profondeur de pensée, il y a [...] quand même de la compréhension et [...] de la sagacité. Ses essais sont fins, les portraits sont frais et souvent corrects, bien évidemment sans prendre en compte les cas où elle traite quelqu'un avec des égards (208).

Poursuivant ses propos sur les rapports entre Madame de Genlis et d'autres écrivains contemporains, l'auteur écrit que dans ses *Mémoires*, « les écrivains connus du siècle des philosophes », Voltaire, Rousseau, Diderot et d'autres ont été soumis à la critique, « aux malédictions et aux moqueries » (210). Selon Vyazemsky, Madame de Genlis :

parle peu de sujets pertinents et beaucoup de ceux qui ne sont pas signifiants. Si l'on exclut du livre de nombreuses répétitions à propos de La Harpe, un de ses dadas préférés, à propos du pupille Kazimir, [...] de poèmes offerts à elle-même, de jugements fanfarons sur elle-même, de choses de la vie journalière et d'autre, [...] on pourrait faire deux volumes de ses six, qui gagneraient en mérite et en finition ce qu'ils perdraient en poids (212).

Bref, l'image qui se décèle de cette longue critique est très ambivalente. Madame de Genlis ne manque pas de style, certes, mais la personne de cette femme de lettres qui s'affirme l'égale des grands auteurs Voltaire, Rousseau et encore d'autres offense une partie de son lectorat russe. Assez vite, ses romans sont déclarés démodés, ceci malgré de nombreuses indications qu'ils continuent à être prisés par une certaine classe de lecteurs. Dans cette ambivalence même, la réception russe ressemble à celle accordée à notre auteur en France, où un accueil initialement favorable n'empêche pas la consignation de ses œuvres dès le milieu du XIX^e siècle aux marges de l'histoire littéraire.

Le succès de *La duchesse de La Vallière*

Peut-on encore parler de vraie réception de l'œuvre de Madame de Genlis, étant donné cette fascination surtout pour sa personne et pour sa vie ? La réception mixte des *Mémoires* sert à mitiger l'image jusqu'ici plutôt positive qu'avaient les lecteurs russes de Madame de Genlis, mais elle ne réussit pas pour autant à faire oublier ce qui fut jadis l'un des romans les plus lus en Russie. Il s'agit de son roman historique, à fond louis-quatorzien, *La Duchesse de*

La Vallière (1804), traduit en russe en 1804 et de nouveau en 1805. Ce roman, qui fit pleurer Napoléon et dont l'accueil critique fut des plus favorables, devint l'un des plus grands succès de librairie en France, où il connut dix-huit éditions successives et aida à rétablir le nom de Madame de Genlis dans le monde littéraire sous l'Empire. L'accueil russe que reçut ce roman suivait dans son enthousiasme l'exemple français. Ainsi, les personnages des œuvres de Gogol et de Dostoïevsky sont passionnés par ce roman. Les condamnés aux travaux forcés des *Souvenirs de la maison des morts* le lisent. Le roman *La duchesse de La Vallière* est mentionné deux fois dans leur conversation. Un des personnages dit: « L'année dernière j'ai lu des propos sur la duchesse La Vallière. [...] Est-ce vrai ou est-ce bien inventé ? » (Dostoïevsky, IV, 84, 180). Dans le cas de Dostoïevsky, pour rendre le personnage plus négatif ou pour le compromettre avec des livres « emblématiques », l'auteur choisit des œuvres d'auteurs qui étaient jadis en vogue dans certains milieux de lecteurs, mais qui sont à présent oubliés, comme Madame de Genlis.

Le caractère supposément vétuste des romans de Madame de Genlis est illustré encore par les personnages d'Afanasiy Ivanovitch et de Poulkheriya Ivanovna dans la nouvelle *Un Ménage d'autrefois* de Nikolaï Gogol. Ce vieux couple adore tellement le roman *La Duchesse de La Vallière* de Madame de Genlis qu'ils ont accroché le portrait de la protagoniste au mur de leur maison. Mais avec le temps ce ménage d'autrefois est devenu fort âgé. Dans la maison où habitent Afanasiy Ivanovitch et Poulkheriya Ivanovna,

petits vieux du siècle passé, les murs des chambres étaient décorés avec quelques peintures et de petits tableaux en cadres anciens et étroits. [...] Il y avait deux grands portraits peints avec des couleurs à l'huile. Un de ces portraits représentait un évêque, l'autre représentait Pierre III. La duchesse Lavalère [*sic*], salie avec des mouches, regardait de l'intérieur d'une image dans des cadres étroits (II, 11).

D'une part, le portrait de la duchesse de La Vallière qui se trouve dans une maison de propriétaires retirés du monde dans un village écarté témoigne de la grande popularité de ce livre parmi la petite noblesse. D'autre part, l'abandon du portrait, comme symbole de l'époque écoulée, réduit l'image de la duchesse qui jadis avait été rendue connue et influente par le roman de Madame de Genlis. L'identification du protagoniste du roman, la duchesse de La Vallière, à l'auteur réel Madame de Genlis, également en train de devenir un personnage démodé, est vite faite.

Mais une troisième signification de cet épisode pourrait sans doute aussi être décelée. En effet, en France « le livre créait plus qu'une mode, un véritable engouement pour le XVII^e siècle », précise Gabriel de Broglie. « Les es-

tampes représentant ses personnages se trouvaient chez les libraires. Cela finit par indisposer le gouvernement. Fouché donna l'ordre d'interdire à tous les marchands d'exposer et de vendre les gravures des personnages des deux romans, *Madame de La Vallière* et *Madame de Maintenon*, et cet ordre fut exécuté avec rigueur » (347). Or, si en France la vente des gravures de la duchesse de La Vallière est interdite par le gouvernement de Napoléon, ne pourrait-on voir dans cet attachement au portrait de la duchesse une référence possible aux valeurs qu'elle incarnait, c'est-à-dire celles de la « vraie », ancienne aristocratie que le régime napoléonien cherchait justement à contenir, en France comme en Europe ?

Tchitchikov, l'un des personnages des *Âmes mortes* de Gogol, porte le roman de Madame de Genlis *La Duchesse de La Vallière* dans sa valise en faisant son tour de la Russie. L'auteur écrit que lors du refroidissement pendant l'hiver, « pour s'amuser, [...] il a rédigé quelques nouvelles listes détaillées de tous les paysans achetés, il a même lu un volume de *La Duchesse de La Vallière* qu'il avait trouvé dans sa valise » (V, 220). Ce n'est pas par hasard si Gogol a mis dans les mains de son personnage Tchitchikov le roman *La Duchesse de La Vallière* : visiblement, l'auteur des *Âmes mortes* ne nie pas non plus la valeur des livres de Madame de Genlis comme une lecture amusante en voyage ou comme un médicament contre l'ennui pendant les longues soirées d'hiver.

Dans un autre épisode, Tchitchikov rend visite au colonel Kochkarev. Kochkarev a reçu son hôte très gentiment, il a expliqué à Tchitchikov qu'il est très difficile pour lui de maintenir le domaine dans sa qualité actuelle ; il se plaint en disant qu'

il était très compliqué de faire comprendre aux moujiks qu'il y avait de nobles motifs inspirés à l'homme par le luxe instruit, l'art et la peinture ; qu'[...] il parviendrait sans doute à ce que les moujiks de son village lisent un livre sur les paratonnerres de Franklin ou les *Géorgiques* de Virgile, ou bien l'étude chimique des sols, en marchant derrière la charrue. « Mon œil » pensa Tchitchikov. Et moi je n'ai pas encore lu *La Duchesse de La Vallière* : Je n'ai pas eu le temps (V, 322).

Cet extrait rempli de noms de figures littéraires tels que Franklin et Virgile, où se trouve aussi inséré le nom de Madame de Genlis, est construit à l'aide d'une antithèse ironique entre les auteurs éminents, voire classiques et la femme écrivain à la mode jugée de second rang. Mais la mention de Madame de Genlis ne pourrait-elle être motivée autant par le désir d'exprimer un souvenir autobiographique que par l'intention de parodier les goûts littéraires des propriétaires fonciers ? En effet, Gogol n'aurait-il lu Madame de Genlis pendant sa jeunesse, comme le firent tant d'autres jeunes russes au début du

XIX^e siècle ? L'écrivain Ivan Gontcharov par exemple, pendant son adolescence, avant d'entrer à l'Université de Moscou en 1831, lisait des livres de façon chaotique, sans recommandations, en dévorant surtout les romans de Mesdames de Cottin, Genlis et Radcliffe dans des traductions qu'il décrit comme horribles, au cours d'une période où bien d'autres jeunes russes se délectaient de la lecture des romans de Madame de Genlis. Maria Mikhailovna, mère du poète Lermontov, appartenait également à ce milieu de lecteurs. En tant que jeune fille typique de cette époque-là à l'esprit romantique, elle aussi a été élevée avec les romans moralisateurs de Chateaubriand, Maria Edgeworth, Kotzebue et Madame de Genlis. Les mentions de la lecture des romans de Madame de Genlis sont nombreuses, et reflètent sans aucun doute un goût très répandu à cette époque.

Genlis et Tolstoï

On n'a pas encore prêté une attention particulière au thème de « Genlis et Tolstoï », malgré les multiples liens textuels unissant les deux auteurs. Madame de Genlis, comme nous l'avons montré, était la lecture préférée de la génération des parents de Léon Tolstoï. C'est ainsi que la mère de Tolstoï, la comtesse Marie Tolstoï, adorait Genlis, comme le révèlent des matériaux d'archives que l'écrivain lui-même a déposé en 1903 dans la bibliothèque publique de Pétersbourg. A la base de l'éducation de Marie Tolstoï étaient des livres de Mesdames de Genlis et d'Épinay achetés par son père le prince Nikolai Volkonsky. Dans la bibliothèque familiale des comtes Tolstoï à Iasnaïa Poliana, à partir du XVIII^e siècle, figurent plusieurs titres pédagogiques de Madame de Genlis, en français, comme sa *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance* (1800) et son *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* (1779). Ces livres faisaient aussi partie de la lecture des parents éclairés de Léon Tolstoï, qu'ils utilisaient pour l'éducation de leurs cinq enfants : outre Léon, Nikolai, Dimitri, Serge et Marie. Dans le programme de « l'éducation de l'esprit et du cœur de la jeune fille » que dressa Madame de Genlis pour ses élèves et qui fut ensuite adopté par Marie Tolstoï, figurait l'Écriture sainte, l'histoire ancienne et nationale, la géographie, les sciences naturelles, la lecture des auteurs classiques, la musique, la gymnastique et des promenades (Zaborova 168-169). La mère de Tolstoï traduisit en russe pour ses enfants le premier et le deuxième chapitre de la *Nouvelle méthode d'enseignement*, choix qui témoigne vraisemblablement d'une approche assez utilitaire de l'œuvre genlisienne, perçue avant tout comme modèle des Lumières « pratiques » tellement prisées en Russie à cette époque par la noblesse éclairée.

Quant à Tolstoï lui-même, pendant sa jeunesse il entretint une correspondance active avec Tatiana Ergolskaya, sa tante et éducatrice. On apprend d'une lettre à Sergueï Tolstoï, frère de l'écrivain, qu'il « copiait des tirades des œuvres de Madame de Genlis et d'auteurs comparables » (LIX, 187) pour écrire des lettres à sa tantine Tatiana Ergolskaya. Et il prévient son correspondant qu'

il ne fallait pas en abuser, bien qu'il le fasse sous le motif louable de lui faire plaisir, qu'il veille à ce qu'elle ne le déchiffre pas. [...] Je ne sais pas si la distance produit un effet tellement étrange qu'il devient à la mode d'écrire des lettres du genre de celles que des amants passionnés s'étaient écrites au dix-huitième siècle, car on ne peut plus écrire de cette manière même à une personne aimée (187).

Rappelons que Tolstoï n'est pas le seul jeune homme à s'adonner à de telles pratiques à cette époque. Julien Sorel, protagoniste du roman *Le Rouge et le noir* qui joue en 1830, copiait également des lettres tirées des romans et les envoyait en son propre nom à sa bien-aimée.

Il est très probable que plus tard dans sa vie, dans les années 1860, Tolstoï a lu ou relu la *Nouvelle méthode d'enseignement* à l'époque de ses propres engagements pédagogiques, quand il ouvrit dans son domaine une école primaire pour les enfants de paysans. Dans l'exemplaire de ce livre conservé dans la bibliothèque de Tolstoï, il y a en effet des traces typiques de sa lecture par Tolstoï sous forme de pages cornées, par exemple, aux pages 3, 7, 28 et 83 (Kotliarev, I, 392). Genlis était une pédagogue énergique et originale. Elle instruisait les enfants en les amusant avec une lampe magique, un théâtre domestique et la gymnastique. A la suite de Genlis, à l'école que Tolstoï a ouverte pour les enfants de paysans dans son domaine, il emprunte ses idées sur la gymnastique et en hiver, il encourage les élèves à pratiquer le patinage, la luge et les jeux de batailles de neige.

A l'époque de *Guerre et paix*, en cherchant du matériel pour caractériser ses personnages, leurs intérêts et leurs penchants, Tolstoï a lu beaucoup de journaux et de revues russes du début du XIX^e siècle, y compris le *Messenger de l'Europe*. De ce fait, dans les brouillons du roman apparaît un épisode où les officiers Ananiev (futur Touchine) et Belkine discutent à propos de la nouvelle de Genlis « Bonhomie », publiée dans le *Messenger de l'Europe* en 1804 (N^o 4-5) que Tolstoï avait lue à cette époque-là. Dans la conversation qu'ont les officiers Touchine, Belkine et le prince André sur l'immortalité avant la bataille de Schöngrabern, un des interlocuteurs, Belkine, mentionne la duchesse d'Osambry et le chevalier Feriol (409). Ce sont, comme on le sait, des person-

nages de la nouvelle « Bonhomie ». Et à propos, la revue que les officiers lisent dans *Guerre et paix* est aussi nommée *Messenger de l'Europe*.

Parmi les nombreux romans que publia Madame de Genlis figure le roman historique *Les Chevaliers du Cygne ou la cour de Charlemagne*. La veille de la bataille de Borodino, Koutouzov lit ce roman moralisateur, ou bien ce *conte historique*, tel qu'il était désigné lors de sa première publication à Hambourg en 1797 pendant l'émigration. C'est sans doute le caractère doublement historique de ce roman qui intéresse Koutouzov. D'abord, Madame de Genlis souligne elle-même l'historicité de son récit. Pour éviter « la confusion entre la vérité historique et les inventions de l'auteur, [elle] mettait en bas de la page, à chaque détail vrai, le mot *Historique* et ensuite elle renvoyait à la fin de chaque volume des notes instructives. Cette utile innovation, dit-elle dans ses *Mémoires*, "a été employée pour la première fois dans *Les Chevaliers du Cygne* et elle a été depuis généralement adoptée" » (De Poortere, 60). Mais *Les Chevaliers du Cygne* est aussi un roman historique par son rapport à l'actualité politique. Dans la préface du roman, Madame de Genlis ne manque pas de préciser que ses idées n'ont pas été influencées par la tourmente révolutionnaire, et elle semble même suggérer qu'en représentant la cour de Charlemagne elle a voulu revendiquer ses principes royalistes :

Les neuf premiers chapitres de cet ouvrage ont été faits deux ans avant la révolution. [...] Mes principes n'ayant jamais varié, les événements publics n'ont eu aucune influence sur mes opinions et sur mes sentiments. [...] On trouvera dans tous [mes écrits] la même horreur du despotisme et de l'intolérance ; le même respect pour la religion et les mœurs [...], le même mépris du préjugé de la naissance et le même amour de l'ordre, de la justice et de la vertu (ix).

Dans les éditions postérieures, Madame de Genlis en retranche plusieurs passages anti-monarchistes, ce qui lui vaut un accueil favorable en Russie, entre autres. « Sur le plan littéraire », écrit Gabriel de Broglie, « le roman fut bien accueilli. L'auteur se plaçait elle-même dans la lignée de Mme de La Fayette et de Mme de Graffigny. La Grande Catherine assura son succès en Russie et fit faire des bracelets "à la duchesse de Clèves" semblables à ceux décrits dans le livre. A la cour de Berlin, on dansa un quadrille avec tous les personnages des *Chevaliers du Cygne* et leurs devises. A.W. Schlegel l'honora d'un compte rendu élogieux dans le *Journal littéraire* de Berlin » (273).

Dans *Guerre et paix*, Tolstoï mentionne le livre de Madame de Genlis *Les chevaliers du Cygne* pour montrer à la fois l'humeur du commandant en chef qui a besoin de se distraire un peu avant la bataille de Borodino et la surprise du prince André du fait que Koutouzov lit « un conte historique » qu'il sup-

pose destiné aux enfants. Le prince André a été invité à prendre le petit déjeuner avec le maréchal de camp :

Koutouzov était étendu dans un fauteuil, dans la même tunique déboutonnée. Il tenait à la main un livre français qu'il ferma à l'arrivée du prince, après avoir marqué la page avec son coupe-papier. C'était *Les chevaliers du Cygne* de Madame de Genlis, ainsi qu'André put le voir sur la couverture. Ils ont parlé de la prochaine bataille de Borodino. Il faudra bien pourtant accepter la bataille ? dit André. – Sans doute, si tout le monde le désire... Mais, crois-moi, mon cher, il n'y a rien qui vaille ces deux soldats, la patience et le temps ; mais les conseillers ne l'entendent pas de cette oreille, voilà le mal. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Alors que faut-il faire ? – Il s'arrêta, dans l'attente d'une réponse. – Voyons, qu'est-ce que tu ferais, toi ? insista-t-il, et une expression intelligente, profonde, brilla dans ses yeux. – Et bien, je te dirais ce qu'il faut faire, continua-t-il comme André ne répondait toujours pas. Je vais te dire ce qu'il faut faire et ce que je fais. Dans le doute, mon cher, abstiens-toi, prononça-t-il en espaçant ses mots. [...] Adieu, mon cher. – Il l'embrassa encore une fois. Mais le prince André n'avait pas encore passé la porte que Koutouzov poussa un soupir de bien-être et se remit à lire *Les chevaliers du Cygne* (III, 190-191).

Loin d'être une anecdote sans suite ni signification profonde, cet épisode a suscité plusieurs commentaires de la part des lecteurs de Tolstoï. Ainsi, le fait que le prince Koutouzov lit le roman de Genlis *Les chevaliers du Cygne* provoquait l'indignation d'Avraam Norov, écrivain et homme d'Etat. Ayant participé à la Guerre Nationale de 1812, il critiqua l'épisode où, en recevant l'armée au village Tsarevo-Zaymitche, le feld-maréchal était plus occupé par la lecture du roman *Les chevaliers du Cygne* que par le rapport du général de service. Comment Koutouzov pouvait-il, en voyant devant lui toute l'armée de Napoléon et se préparant à accepter la lutte finale et terrible contre lui, avoir le temps non seulement pour lire le roman de Madame de Genlis, mais aussi pour y penser ? Selon Norov :

Avant la bataille de Borodino, pendant la bataille et après [...], tous, y compris Koutouzov et le dernier sous-lieutenant d'artillerie, [...] étaient éclairés par la seule lumière suprême et sacrée de l'amour envers la patrie et, contrairement à Léon Tolstoï, envisageaient leur vocation comme une grande cérémonie et je ne sais pas comment les camarades auraient traité celui de nous qui [...] aurait osé avoir sur lui un livre de lecture légère, de plus un livre français, du genre du roman de Madame de Genlis (22).

Il est évident que dans sa réaction indignée, Norov ne tient compte du sujet du roman dont il est question. En effet, « ce conte historique et moral qui dépeignait les sentiments de la cour de Charlemagne se fixait pour objectif de

rétablir l'esprit de la chevalerie » (Broglie, 272), c'est-à-dire l'esprit de l'ancienne noblesse. Ne pourrait-on donc voir dans ce choix de lecture non pas un simple « livre de lecture légère », mais justement le symbole des anciennes valeurs pour lesquelles Koutouzov était en train de se battre ?

D'autres contemporains de Tolstoï avancent une autre interprétation de cet épisode. L'écrivain Grigory Danilevsky, par exemple, estime qu'il ne contient rien d'impossible. « Peut-être que c'étaient des calculs de la part de Koutouzov pour encourager son entourage par son calme apparent. En outre, il est propre à chacun de tâcher de calmer ses sentiments bouleversés par quelque chose d'extérieur, comme la lecture ou une conversation qui ne touche pas à un sujet important, et de se détacher de cette réalité dure et fatale même pour un instant » (Danilevsky, 21). Citons en dernier lieu les commentaires sur cet extrait du critique Dmitri Merejkovsky qui, en tant qu'écrivain, soutient également la version de Tolstoï :

Il était évident que Koutouzov méprisait l'intelligence, le savoir et même le patriotisme [...], mais il ne les méprisait ni par son esprit, ni son sentiment ou son savoir. [...] Il les méprisait par sa vieillesse et son expérience de la vie. Cette « expérience de la vie » s'exprime [...] dans les proverbes suivants: « Tout arrive à temps pour celui qui sait attendre » - « Dans le doute, abstiens-toi » - « Il n'y a rien qui vaille ces deux soldats, la patience et le temps ». Lorsque Napoléon s'épuise en efforts historiques, mais vains, Koutouzov prend patience et attend en lisant des romans de Madame de Genlis : finalement, ces romans français s'avèrent plus effrayants pour l'empereur français que les canons russes (178).

Comme les gravures de la duchesse de La Vallière dont Napoléon fait interdire la vente, il se peut en effet que les romans de Madame de Genlis portent avec eux des associations aristocratiques légèrement subversives dans certains contextes, et ceci jusqu'en la Russie du XIX^e siècle. L'esprit de chevalerie qu'incarne le roman de Madame de Genlis, en effet, s'avérerait bien plus durable et bien plus solide que le régime évanescent de Napoléon. D'ailleurs, les chercheurs modernes ne sont d'accord ni avec l'opinion de Danilevsky, ni avec celle de Merejkovsky et soutiennent dans ce cas l'opinion de Norov, en tant que témoin oculaire de l'atmosphère réelle de l'époque (Jouskov, 28).

De la lecture à l'histoire littéraire

Ainsi, les livres de Stéphanie Genlis ne furent pas oubliés en Russie, ni au XVIII^e, ni au XIX^e siècle ; ils ont été jadis en vogue parmi un certain milieu de lecteurs et figurent en tant que symbole d'une époque révolue, teintée parfois de nostalgie, dans les œuvres de Pouchkine, Tolstoï, Tourguéniev, Dostoïevs-

ky, Leskov et autres. Mais à mesure qu'avance le XIX^e siècle et que les romans de Madame de Genlis perdent leur lectorat original, c'est le personnage de la romancière qui prend le devant dans l'historiographie littéraire. Le très influent critique Vissarion Belinsky fut l'une des figures qui, vers le milieu du XIX^e siècle, aida à consacrer l'image ambivalente de Madame de Genlis dans l'historiographie littéraire russe. Selon lui, Madame de Genlis était un « bas-bleu amusant et formidable » devenue illustre au XVIII^e siècle grâce à des romans qui peuvent être qualifiés de sentimentaux et moraux. « Chez elle au premier plan fut la morale et l'ennui qui fut sa compagne inévitable » (VIII, 242). Dans ses écrits, Belinsky met en garde contre cette littérature du type « sermon de jeunes filles ». Dans l'article *Sur les livres d'enfants*, il s'exclame en tant que critique et pédagogue: « Pauvres enfants, que Dieu vous préserve de la variole, de la rougeole et des œuvres de Berquin, de Genlis et de Bouilly » (III, 61).

Chez Belinsky, c'est aussi une nouvelle question qui se pose, à savoir celle de la femme auteur – question que Madame de Genlis avait d'ailleurs déjà posé elle-même dans sa célèbre nouvelle « La Femme auteur ». Dans un de ses compte-rendus sur un roman d'une autre femme écrivain française, Belinsky pose la question de savoir si une femme a le droit d'être écrivain :

Cette question n'est pas nouvelle : elle avait été posée et résolue par la grand-mère défunte de Madame de Genlis qui, comme tout le monde le sait, appartenait à la classe des femmes écrivains les plus provocantes. La petite vieille grognonne a dit et a prouvé (je ne me souviens pas où) que le métier d'écrivain n'est pas du tout l'affaire d'une femme. [...] D'ailleurs, peut-être que dans ce cas elle voulait consolider son monopole littéraire (I, 404).

Belinsky écrit du reste dans un de ses autres articles que beaucoup de ceux qui avaient admiré les romans d'Ann Radcliffe, de Ducray-Duminil, d'August Lafontaine et de Mesdames Genlis et Cottin, ont compris leur vraie valeur après avoir lu les œuvres de Walter Scott et de Cooper (III, 37). Dans ce jugement, il reprend en fait ceux de ses collègues critiques et écrivains français du XIX^e siècle, comme Stendhal qui notait en 1820 : « Je brûle de lire les divins romans de Walter Scott. Je n'en connais que deux ou trois. Quel peintre ! Qu'est-ce que Mme de Genlis auprès ? » (cité dans Broglie, 273-274)

L'heure n'est manifestement plus, chez Belinsky, au monde révolu de l'aristocratie française. Malgré le souvenir affectueux qu'en garde un auteur comme Tolstoï, lui-même issu d'un milieu de haute noblesse, la fortune de Madame de Genlis en Russie est étroitement liée à la fortune de la classe sociale à laquelle elle a appartenu. Jadis un influent modèle culturel, la France

d’Ancien Régime se voit supplantée au cours du XIX^e siècle par une nouvelle réalité politique et de nouvelles thématiques. Si, à la fin du siècle, un Dostoïevsky se souvient tout juste encore de Madame de Genlis, c’est désormais parce que le monde que fut le sien détonne complètement par rapport au monde moderne, celui des condamnés à mort et du bas peuple qu’il décrit dans les *Souvenirs de la maison des morts*, et qui est maintenant le sujet privilégié de la « vraie » littérature romanesque.

¹ Toutes les traductions du russe, sauf dans le cas de *Guerre et Paix*, sont les nôtres.

Ouvrages cités

Vissarion Belinsky, *Собрание сочинений* [Œuvres], Moscou, Belles-lettres, 1976.

Francois Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis : Littérature et éducation*, Rouen, Publication des Universités de Rouen et du Havre, 2008.

Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Librairie académique Perrin, 1985.

Grigory Danilevsky, *Поездка в Ясную Поляну*, in *Интервью и беседы с Львом Толстым* [Voyage à Iasnaïa Poliana , in *Interview et causeries avec Léon Tolstoï*], Moscou, Contemporain, 1986.

Machteld De Poortere, *Les idées philosophiques et littéraires de Madame de Staël et de Madame de Genlis*, NewYork, Peter Lang, 2004.

Fedor Dostoïevsky, *Œuvres complètes*, Moscou, Science, 1972-1990.

Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, *Théâtre à l’usage des jeunes personnes*, Paris, M. Lambert et F.J. Baudouin, 1779.

———, *Les Chevaliers du Cygne, ou La Cour de Charlemagne ; Conte historique et moral*, Hambourg, P.-F. Fauche, 1797.

———, *Nouvelle méthode d’enseignement pour la première enfance*, Besançon, Métoyer aîné, 1800.

Nikolai Gogol, *Œuvres*, Moscou, Édition de l’Académie des Sciences de l’URSS, 1952.

Olga B. Kafanova, « N. M. Karamzin – perevodchik Zhanlis » [Karamzine traducteur de Genlis], *Khoduzhestvennoe tvorchestvo i literaturnyi protsess*, v. 4, Tomsk, 1982.

———, « Bibliografiia perevodov N. M. Karamzina (1783-1800) » [Bibliographie des traductions de Karamzine], *XVIII vek*, 16, Leningrad, 1989, 319-37.

———, « Bibliografiia perevodov N. M. Karamzina v Vestnike Evropy (1802-3) » [Bibliographie des traductions de Karamzine dans le *Messenger de l’Europe*,] *XVIII vek*, 17, Saint-Pétersbourg, 1991, 249-83.

Nikolai Karamzine (éd.), *Вестник Европы* [Messenger de l’Europe], Moscou, Imprimerie de l’université, 1803.

Nikolai Kotliarev, (éd.), *Библиотека Льва Николаевича Толстого в Ясной Поляне: Библиографическое описание: Книги на иностранных языках: В 2 ч.* Тула, Издательский дом Ясная Поляна, [Bibliothèque de Léon Tolstoï, Description bibliographique], Toula, Édition Iasnaïa Poliana, 1999.

Nikolai Leskov, *Œuvres complètes*, Moscou, Belles-lettres, 1958.

- Dimitri Merejkovsky, *Толстой и Достоевский* [L. Tolstoï et Dostoïevsky], Moscou, République, 1995.
- Alexandre Pouchkine, *Полное Собрание сочинений* [*Œuvres complètes*], Moscou, Leningrad, Academia, 1949.
- Vadim Rak (éd.), *Пушкин, Исследования и материалы* [Pouchkine. Etudes et documents], Saint-Pétersbourg, Science, 2004, t. XVIII-XIX.
- Léon Tolstoï, *Œuvres complètes*, Moscou, Édition d'Etat des belles-lettres, 1928-1958.
- , *Guerre et paix*, trad. Henri Mongault, Paris, Gallimard, 1945.
- Boris Tomachevsky, *Пушкин* [Pouchkine], Moscou, Éditions de l'Académie des Sciences de l'URSS, 1961.
- Vadim Vazuro (éd.), *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников* [Ivan Tourguéniev dans les mémoires des contemporains], Moscou, Belles-lettres 1969.
- , *Пушкин в воспоминаниях современников* [Alexandre Pouchkine dans les mémoires des contemporains], Moscou, Belles-lettres, 1974, t. I.
- , *Пушкин, Исследования и материалы* [Pouchkine. Etudes et documents] Leningrad, Éditions de l'Académie des Sciences de l'URSS, 1983, t. XI.
- Petr Vyazemsky, *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, S. Chérémetév, 1878.
- Roza Zaborova, *Архив М.Н.Толстой (новые материалы)* [Les archives de M.N. Tolstoï] in *Яснополянский сборник* [Recueil de Iasnaïa Poliana], 1910–1960, Toula, Maison d'édition de Toula, 1960.
- Alexandre Zholkovsky, «ИЗ НОВЕЙШИХ ОДОБРЯЛСЯ НЕСОМНЕННО ОДИН ТУРГЕНЕВ...» [A propos du thème Tourguéniev et Leskov], en ligne in : <http://www-bcf.usc.edu/~alikh/rus/ess/bib205.htm> (date de consultation: 23-7-2013).